

Vivre dans un quartier ouvrier de Montréal vers 1930

Gilles Lauzon

Volume 23, Number 1, 2017

Montréal, ville d'histoires...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85555ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lauzon, G. (2017). Vivre dans un quartier ouvrier de Montréal vers 1930.
Histoire Québec, 23(1), 23–27.

Vivre dans un quartier ouvrier de Montréal vers 1930

par Gilles Lauzon, de la Société d'histoire de Pointe-Saint-Charles

Gilles Lauzon, titulaire d'un baccalauréat en architecture et d'une maîtrise en histoire, travaille depuis de nombreuses années dans le domaine du patrimoine. De 1997 à 2007 il a coordonné un projet de recherche et de diffusion sur le Vieux-Montréal, ce qui a notamment donné lieu à la création d'un site Web et à la publication en 2004 de l'ouvrage L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine. Chercheur indépendant depuis 2007, il a réalisé des études patrimoniales portant sur divers édifices et sites paysagers de Montréal. Il s'intéresse aussi depuis longtemps aux quartiers ouvriers. Son mémoire de maîtrise portait sur Saint-Henri au XIX^e siècle et il est l'auteur de Pointe-Saint-Charles : l'urbanisation d'un quartier ouvrier de Montréal, 1840-1930, réalisé en lien étroit avec la Société d'histoire de Pointe-Saint-Charles.

On évoque généralement les quartiers ouvriers de Montréal comme ayant été des lieux de pauvreté, voire de misère. On parle le plus souvent de maisons mal construites et de logements surpeuplés et insalubres. On associe par ailleurs tout particulièrement les francophones et des catholiques d'origine irlandaise à cette pauvreté ouvrière, par opposition aux protestants, que l'on associe plutôt à la bourgeoisie. À notre avis, cette vision doit être grandement nuancée, voire franchement corrigée, sans nier que la misère ait été présente dans les quartiers ouvriers. Bien au contraire.

Trois familles de Pointe-Saint-Charles, un quartier ouvrier du sud-ouest de Montréal, nous serviront de guides. Ce sont des Turnbull, protestants originaires d'Écosse; des Mullins, nés en Irlande et mariés à Montréal; ainsi que des Galarneau, nés et mariés dans la région de L'Assomption, non loin de Montréal. Nous nous attarderons à leur situation en 1891, puis nous visiterons le quartier en 1921 en profitant des riches données du recensement.

Les faits exposés dans cet article proviennent du livre *Pointe-Saint-Charles : l'urbanisation d'un quartier ouvrier de Montréal, 1840-1930*, publié chez Septentrion. On peut y trouver plus de détails sur les sujets abordés ici et sur les sources.

Les Turnbull

David Turnbull et Jane Neilson, mariés en 1854, sont arrivés à Montréal peu après, David ayant été vraisemblablement recruté par la compagnie ferroviaire du Grand Tronc pour travailler sur les trains de son réseau, dont le cœur est à Pointe-Saint-Charles. Le jeune ménage loue successivement plusieurs logements, puis achète un terrain en 1871. Il y fait construire la même année une maison de deux étages qu'il occupera en

entier, et en 1889, un duplex contigu à celle-ci, dont les deux logements sont bientôt occupés par un de leur fils et une fille mariés.

Les Turnbull ont l'eau courante dès la construction, mais en 1872, suivant un document municipal, ils n'ont pas encore de cabinet de toilette à chasse d'eau; ils en feront certainement installer un avant longtemps. La présence de *water closets* dans les maisons et logements semble encore



Les deux maisons Turnbull-Neilson, rue Sainte-Madeleine, celle de gauche bâtie vers 1870-71, le duplex à droite construit en 1889 de concert avec William Maver, propriétaire de l'autre duplex semblable, plus à droite. Au cours des années 1890, les jeunes Turnbull occupent des logements dans ces deux duplex, celui de la famille et celui des Maver.

considérée comme un luxe à Montréal au début des années 1870; l'usage s'en répand dans les années 1880 et on voit de plus en plus cet équipement comme une nécessité dans les années 1890.

En 1891, le ménage compte encore huit personnes, de grands enfants ayant quitté après s'être mariés. Leur maison construite en 1871 comprend sept pièces. Nous ne connaissons pas les usages de chacune, mais les parents ont forcément une chambre, les cinq garçons en occupent sans

doute plus d'une et la seule fille non mariée a certainement la sienne, ce qui laisse encore la possibilité d'une pièce consacrée aux repas et d'un salon de réception.

Dans leur proche voisinage (ménages sur sept pages de recensement), essentiellement anglophone, très majoritairement protestant et lié de près aux ateliers les plus payants du Grand Tronc, la moitié des ménages ont ce genre de marge de manœuvre, tandis que tous les autres disposeraient potentiellement d'une cuisine,

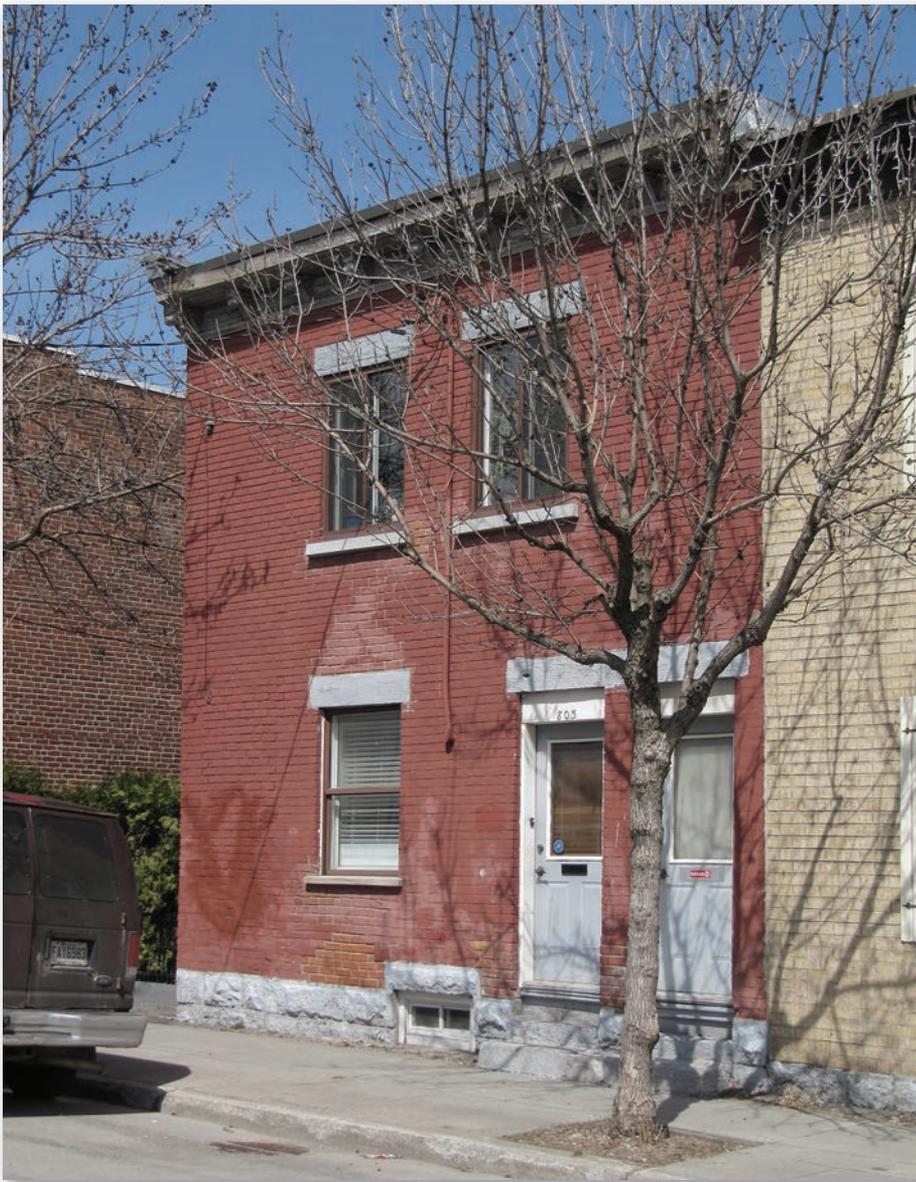
d'une chambre pour les parents, d'une pour les filles, d'une autre pour les garçons et d'une pièce de séjour supplémentaire (pour les repas quotidiens ou pour recevoir); en somme, des logements de cinq pièces pour des familles comprenant filles et garçons. Nous sommes là en milieu ouvrier relativement à l'aise. Ajoutons que quelque 80 % des ménages sont locataires.

Le fait que deux, trois ou quatre filles ou garçons se partagent une même chambre semble courant. Comme le fait que six ou sept personnes vivent dans cinq pièces (soit 1,2 ou 1,4 personne/pièce), ce que certains voient encore aujourd'hui comme un indicateur de surpeuplement. Les standards de 1891 n'étaient pas ceux de 2017.

Les Mullins

Arrivés d'Irlande séparément, Patrick Mullins et Catherine Tolan se sont mariés dans la paroisse Sainte-Anne. Comme les Turnbull, ils ont loué plusieurs logements au fil des années, jusqu'à ce qu'ils achètent un lot en 1882. Ils ont fait bâtir en 1884 un duplex comprenant deux logements superposés de quatre pièces chacun, disposant de l'eau courante et de *water closets*. La famille occupe un des deux logements et met l'autre en location. Patrick, d'abord journalier pour le Grand Tronc, est devenu inspecteur de wagons. Après le décès de Catherine en 1887, il a épousé sa sœur Margaret Tolan, avec qui il a d'autres enfants.

En 1891, la maisonnée comprend huit personnes alors que la fille aînée a quitté. Comme ils occupent quatre pièces, on peut déduire qu'en plus de la cuisine, ils ont une chambre pour les parents, une pour les deux filles et une pour les quatre garçons. Dans le voisinage immédiat des Mullins (34 ménages sur sept pages de recensement), le quart des ménages occupent leur logement de façon similaire : cuisine et chambres, sans plus. Les autres, c'est-à-dire la plupart, disposent cependant d'un



La maison Mullins-Tolan, construite en 1884, rue Charon. Jusqu'en 1893, les Mullins occupent un des deux logements et mettent l'autre en location. Ensuite, ils occupent toute la maison. À gauche, il n'y a toujours eu qu'une maison en fond de lot.

moins une pièce de plus. À l'opposé, 2 des 34 ménages semblent carrément manquer d'espace au point de devoir faire coucher des enfants dans la cuisine. Ces deux ménages sont pauvres suivant les critères de leur époque, à n'en pas douter.

Les Mullins, qui ont eu un autre enfant en 1891, occupent toute la maison à compter de 1893 et disposent désormais de huit pièces (on fera plus tard mention de sept pièces, ce qui suggère un certain réaménagement). La maison est alors toute payée.

Les Galarneau

Onésime Galarneau et Estelle Raymond se sont mariés à L'Assomption en 1861. Installés à Montréal, au nord du

canal de Lachine, ils se sont déplacés ensuite à Pointe-Saint-Charles où, comme les Turnbull et les Mullins, ils ont occupé successivement plusieurs logements. Onésime travaille lui aussi pour le Grand Tronc, comme menuisier, dans l'atelier des wagons. Contrairement aux deux autres couples, les Galarneau ne deviennent jamais propriétaires.

En 1889, ils s'installent dans un logement de quatre pièces où ils habiteront pendant cinq ans. Ils habitent au rez-de-chaussée d'un immeuble tout récent de trois étages qui comprend sept logements en tout, dont trois plus petits que les autres à l'étage supérieur, accessibles par l'arrière seulement. Les Galarneau paient la

« taxe d'eau » pour l'eau courante dès leur arrivée et, selon toute vraisemblance, ils disposent d'un cabinet de toilette à chasse d'eau.

En 1891, une de leurs filles s'étant mariée et ayant quitté, le ménage des Galarneau comprend sept personnes, avec trois filles et deux garçons. On peut supposer qu'ils utilisent trois pièces comme chambres, la cuisine servant de pièce collective. Ce mode d'occupation du logement (cuisine-chambres), que nous avons déjà rencontré chez les Mullins, constitue dans le voisinage immédiat des Galarneau le mode d'occupation le plus courant. C'est le cas de la moitié de la trentaine de voisins les plus proches. Un peu moins du quart



Immeuble de la rue de Châteauguay où habite la famille Galarneau de 1890 à 1894, en bas, à droite. Il a été construit en 1885-1886 par François-Xavier Berthiaume, épicier prospère de la paroisse Saint-Gabriel. Sitôt après la construction et dans les années qui ont suivi, on y trouve des hommes de métier et des journaliers francophones.

(7/31) disposent par ailleurs d'au moins une pièce supplémentaire.

En revanche, et cela est ici très frappant, près du tiers des ménages de ce voisinage semblent carrément manquer d'espace de vie, parents, filles et garçons devant par exemple se contenter d'un trois pièces. Pour les Galarneau, qui vivent à sept dans leur quatre, ces voisins paraissent sans doute en difficulté, tandis que leur propre situation paraît normale. Pas idéale, d'autres ont mieux, mais normale. Le tiers des ménages du secteur qui doivent se contenter de trop petits logements en souffrent certainement, et tout permet de penser que leur budget pour la nourriture est tout aussi inadéquat.

Changements entre 1891 et 1921

Entre 1891 et 1921, la communauté protestante gagne en importance et la francophone se consolide, mais, étonnamment, la communauté catholique irlandaise connaît un déclin relatif dans le quartier tandis qu'arrivent au début du xx^e siècle de nombreux immigrants d'Europe de l'Est. En 1921, suivant un échantillonnage systématique à l'échelle du quartier, 42 % des ménages sont composés de protestants, 31 % de francophones, 11 % de catholiques irlandais, 11 % de nouveaux immigrants, tandis que 5 % des ménages sont mixtes, le père et la mère étant d'origine différente.

Les modes d'occupation des logements, tels que décrits précédemment, se répartissent comme suit. Parmi les ménages de ce quartier ouvrier, 41 % connaissent une certaine marge de manœuvre – quant aux pièces disponibles –, comparable à celle des Turnbull en 1891 ou des Mullins après 1893. Près du tiers des ménages (31 %) disposent par ailleurs d'une cuisine, d'une chambre pour les parents, d'une pour les filles, d'une pour les garçons, et d'une pièce supplémentaire (« salon » ou autre). En combinant ces deux groupes, il appert que 72 % des ménages de tout le quartier connaissent à cet égard une situation semblable à celle déjà connue par tous en 1891 dans le secteur protestant proche du Grand Tronc. Il y a par ailleurs en 1921, dans tout le quartier, 21 % des ménages qui s'en tiennent encore à un mode cuisine-chambres, sans plus. Enfin, 5 % des ménages se situent sous ce standard, en manque flagrant d'espace.

Pour résumer les choses simplement, reprenons en ordre croissant les pourcentages qui correspondent aux quatre modes d'occupation allant d'un évident entassement jusqu'à une évidente marge de manœuvre selon les normes du temps, en passant par les intermédiaires *cuisine-chambres* (tout court) et *cuisine-chambres-séjour* : 5 % [--], 21 % [-], 31 % [+], 41 % [++].

Pour le premier groupe (5 %), on peut sans risque parler de pauvreté, voire de misère. Quant aux 21 % des ménages vivant en mode cuisine-chambres en 1921, on peut supposer des budgets très serrés (s'ils avaient plus d'argent, ils occuperaient sans doute des logements plus grands), mais à une époque où la vie de famille se passe encore beaucoup autour de la table, ce n'est pas nécessairement perçu négativement.

Nous avons déjà souligné que le tiers des ménages autour des Galarneau, un secteur très francophone, étaient en 1891 en manque flagrant d'espace suivant les standards du quartier à cette époque. Un réexamen du même secteur montre en 1921 une situation radicalement changée. Cela transparaît dans la situation des francophones dans tout le quartier en cette même année : 1 % [--], 17 % [-], 45 % [+], 36 % [++]. Les cas très flagrants de manque d'espace ont pour ainsi dire disparu, passant de 29 % à 1 %.

Soulignons que les francophones et les catholiques irlandais présentent en 1921 des portraits relativement semblables. Les protestants, présents dans toutes les catégories, sont surreprésentés parmi les plus à l'aise en matière d'espace (57 % par rapport à 41 %, toutes communautés confondues). À l'opposé, les nouveaux immigrants présentent le

ÉCHELLE SOCIO-ÉCONOMIQUE À POINTE-SAINT-CHARLES, 1921 (par échantillonnage)

| | | Protestants | Catholiques irlandais | Francophones | Nouveaux immigrants |
|--------------------|-----|-------------|-----------------------|--------------|---------------------|
| Nombre de cas | 278 | 116 | 31 (+ 31 = 62)* | 86 | 28 |
| Les 25% + serrés | 25% | 14% | 26% | 24% | 68% |
| Niveau moyen-bas | 25% | 17% | 29% | 31% | 21% |
| Niveau moyen-haut | 25% | 33% | 26% | 26% | 7% |
| Les 25% + à l'aise | 25% | 36% | 19% | 19% | 4% |

* 31 ménages irlandais dans l'échantillon de base, plus 31 ménages ajoutés à des fins d'analyse du sous-groupe.

profil suivant en 1921 : 29 % [--], 46 % [-], 21 % [+], 4 % [++]. Un profil qui ressemble étrangement à celui des francophones autour des Galarneau en 1891. Les Irlandais étaient pour la plupart arrivés à la Pointe quelques décennies plus tôt que les francophones et n'étaient donc déjà plus des « nouveaux immigrants » en 1891.

Disparités et communautés culturelles en 1921

En combinant les données fournies par le recensement de 1921 sur les conditions de logement (incluant les loyers) ainsi que sur les revenus et le chômage, nous avons établi une échelle comparative comprenant quatre sous-groupes de taille égale : les 25 % les plus serrés, les 25 % entre les plus serrés et une médiane centrale, les 25 % entre cette médiane et les plus à l'aise, les 25 % les plus à l'aise. Il serait difficile de situer un seuil de pauvreté en fonction des standards de l'époque, très différents des nôtres. Une chose est certaine, nous avons vu des ménages très pauvres, voire miséreux, parmi les plus serrés, et des ménages en situation

de réel confort relatif, toujours pour l'époque, parmi les ménages ouvriers les plus à l'aise du quartier.

La comparaison des quatre grands groupes culturels évoqués précédemment ajoute par ailleurs une dimension supplémentaire à cette échelle comparative.

Les francophones et les catholiques irlandais se répartissent de façon plus ou moins uniforme dans les quatre niveaux, à l'exception d'une légère sous-représentation parmi les plus à l'aise au profit des protestants. Un peu plus du tiers de ces derniers se retrouvent à ce niveau. Il faut néanmoins souligner que les protestants sont représentés aux quatre niveaux, 14 % d'entre eux se retrouvant parmi le quart des ménages du quartier subissant les conditions les plus difficiles. Il ressort par ailleurs que les nouveaux immigrants, provenant alors majoritairement d'Europe de l'Est (Hongrois, Polonais, Russes, etc.), sont largement surreprésentés parmi les ménages plus serrés et, plus généralement, sous la médiane.

Le suivi de ménages individuels, dont les Turnbull, les Mullins et les Galarneau de deuxième et troisième génération, nous permet d'affirmer qu'il serait totalement abusif et scientifiquement incorrect de considérer les ménages ouvriers de la Pointe comme étant généralement pauvres en 1921 et vivant dans des logements insalubres et surpeuplés. Il serait tout aussi incorrect d'affirmer que les protestants étaient à l'aise dans leur ensemble tandis que les « Canadiens français » et les « Irlandais » auraient été généralement pauvres. Les difficultés liées à l'immigration paraissent beaucoup plus significatives.

À voir de la misère partout dans le monde ouvrier de la grande époque industrielle montréalaise, on finit par banaliser la misère très réelle qu'on pouvait y trouver.

À généraliser à outrance les clivages sociocommunautaires, on alimente les préjugés. Ce n'est pas qu'une question de nuances.



Découvrir la

Métropole

par ses quartiers

Forum d'histoire et de patrimoine de Montréal
26, 27 et 28 octobre 2017
forummontreal2017.uqam.ca

UQAM | LHPM
Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal

Archives
Montréal

FÉDÉRATION
HISTOIRE
QUÉBEC